

Autrices et auteurs

Vincent
Brigitte
Anne-Michèle
Anne-Marie
Zeynep
Christine
Michaël
Pascale

Accueil :

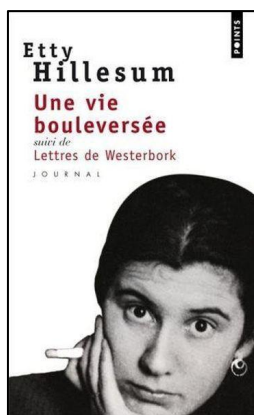
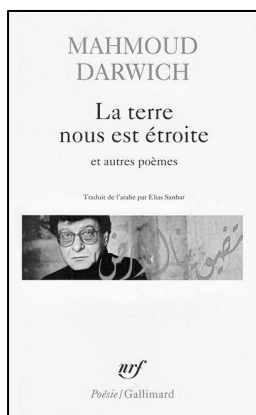
On commence par déranger le local bien aligné. On aménage deux espaces pour un moment en sous-groupe, puis au fond, nos territoires imaginés la semaine précédente sont étalés. Nous y voyagerons encore.



Deux auteurs pour éclairer l'atelier de ce jour :

Etty Hillesum (une vie bouleversée), née en 1914 à Middelbourg en Hollande et morte en 1943 à Auschwitz. Elle a tenu un journal intime pendant la seconde guerre mondiale

Mahmoud Darwich (La terre nous est étroite) né en 1941 à Al-Birwa en Palestine, quand elle était sous mandat britannique, et mort à Houston en 2008. Président de l'union des écrivains palestiniens.



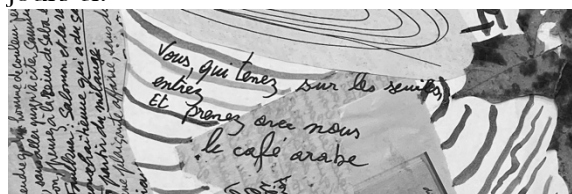
Atelier : Dans les marges d'Alechinsky (suite)

Déroulé de l'atelier

La semaine dernière, à la suite de nos personnages de saga qui avaient fait un déplacement, une migration, nous sommes restés dans l'idée du voyage, du territoire, de la question de l'espace commun... tout cela avec un détour par les arts plastiques et les représentations d'Alechinsky, en convoquant la poésie, au fil des consignes, en les contournant plus ou moins...

Une autre question taraudait dans ces pérégrinations : rester soi ou se perdre dans ce travail ? Comment rencontrer l'autre, comment construire ensemble ce territoire aussi bien improbable que poétique ?

Nous avons continué l'aventure, avec une actualité violente du monde qui nous rejoignait de manière plus oppressante ces jours-ci.



Nous avons gardé les pistes de réflexion de l'atelier précédent, avec une de plus :

Le « centre » et la « marge » : interaction, expansion, porosité des frontières

Les arts plastiques pour explorer la question de l'espace commun

Voyage extérieur versus voyage intérieur et vice-versa

Penser l'espace commun, construire une culture de paix



Source

Jean-Christophe Bailly – Le dépaysement, Voyage en France

Le pays, ce qu'on appelle un pays, qui est ce qu'au fond j'ai essayé d'attraper à travers un artiste supposé l'incarner, en être, en venir, s'en réclamer, peut-être est-ce d'abord dans ces trames secrètes et leurs retours latents qu'il se rend présent et s'entrouvre ; non comme une masse ou une citadelle d'identités et d'acquis, mais comme une formation inachevée, une esquisse – le contraire (mais là je rêve, bien sûr) de tout repli, de toute académie, de tout « patrimoine ».

Espace commun, espaces de langages ?

Une première consigne

Nos territoires imaginaires sont exposés, faits de brics de brocs, de morceaux de cartes, de mots, ils parlent de nous et du monde, ce qui nous tient à cœur, nous révoltent et/ou nous effraient. On investit les espaces vides bic à la main avec en tête ce que nous avons traversé cette semaine, des mots de nos rencontres, de choses entendues à la radio ou ailleurs, des choses vues dans nos balades... On est attentif à l'endroit d'où on écrit, si l'on se trouve au centre ou à la marge, et comment ces deux lieux peuvent dialoguer.

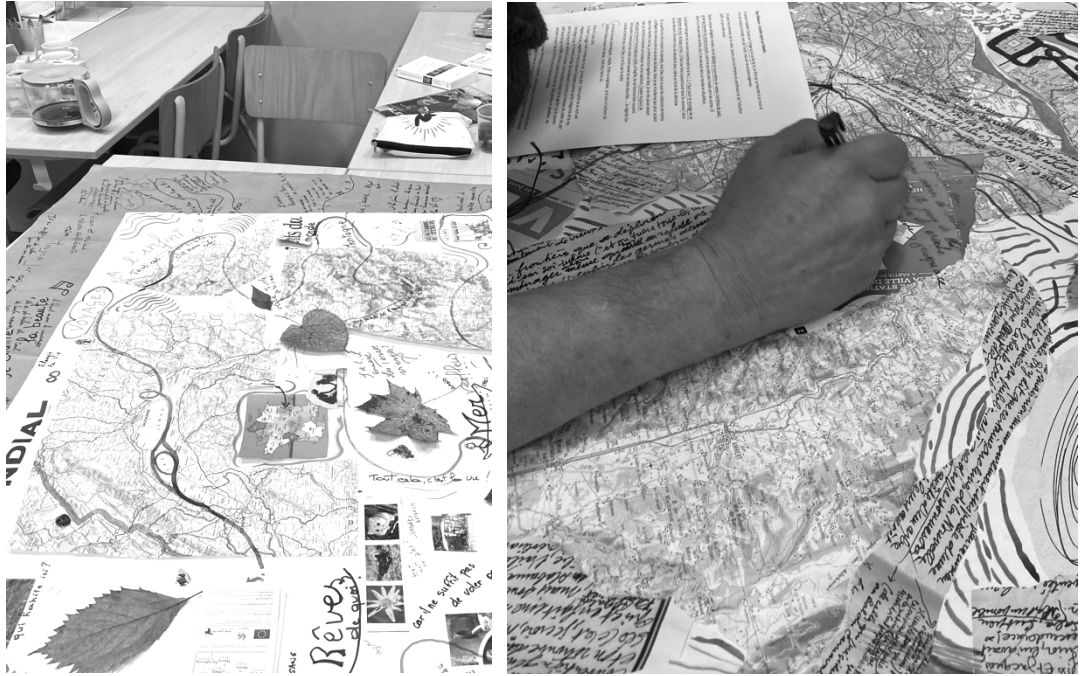
On peut voyager dans plusieurs territoires. On écrit pendant 10 minutes

Une deuxième consigne

Nous lisons deux textes, l'un fait d'extraits de publications de Mahmoud Darwich, l'autre extrait du journal intime de Etty Hyllesum, Une vie bouleversée.

On sélectionne au passage une expression, un court passage, qui trouvera sa place dans nos espaces communs.

Puis on va recopier l'un ou l'autre fragment à l'endroit qui nous semble bon. On reste attentifs au dialogue centre et marge.



Mahmoud Darwich

Extraits de divers ouvrages repris sur Babelio

<https://www.babelio.com/auteur/Mahmoud-Darwich/11288>

Le point de départ du poème peut-être une idée, une situation, un événement, une interrogation métaphysique ou un fait divers.

Le poème ressemble à des nuages dont il faut transformer les formes en images, et les images surviennent lorsqu'elles trouvent leur cadence. Je commence invariablement par un tempo.

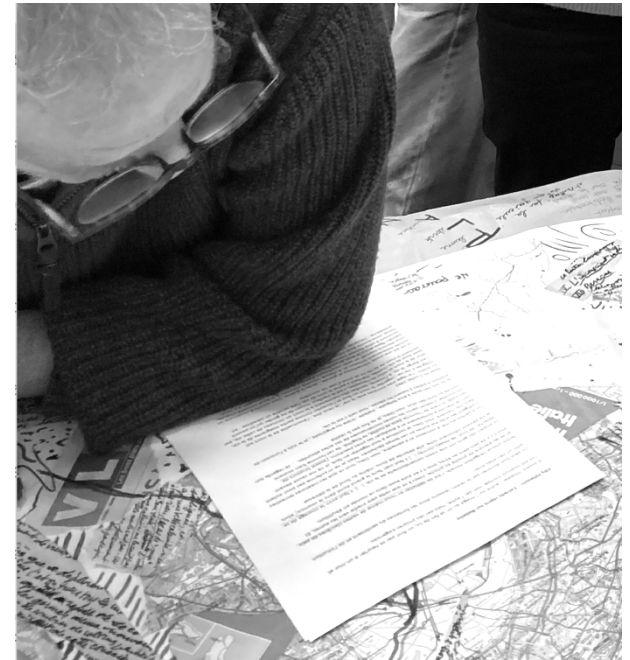
Vous, qui tenez sur les seuils, entrez
Et prenez avec nous le café arabe.
Vous pourriez vous sentir des humains, comme nous.

Ici, sur les pentes des collines, face au couchant
Et à la béance du temps,
Près des vergers à l'ombre coupée,
Tels les prisonniers,
Tels les chômeurs,
Nous cultivons l'espoir.

Nous passons sur le chemin,
Enchaînés,
Prisonniers.
Laquelle, de ta main ou de la mienne,
A endolori l'autre?
Je ne sais.
Mais aucune ne planta cette fois,
Dans ta poitrine ou la mienne,
Le dard du souvenir.

Ne pourrais-tu éteindre une lune ?
Ne pourrais-tu éteindre une seule lune que je m'endors ?
Que je m'endors, un moment, sur tes genoux et que se réveillent les mots
Pour louer les vagues de ce blé qui croît entre les nervures du marbre ?

Qui a dit de l'eau qu'elle est incolore, inodore et sans saveur ?... L'eau a une couleur que révèle la soif. L'eau a la couleur des chants d'oiseaux, le moineau en particulier, de ces oiseaux que n'affole pas cette guerre venue de la mer tant que demeure préservé leur morceau de ciel. L'eau a le goût de l'eau, cette odeur de l'air chaud, en fin d'après-midi, quand il s'élève des champs où se bercent les vagues lourdes des épis, le long d'étendues parsemées de zébrures sombres, pareilles aux ombres fugaces que laissent derrière elles les ailes des moineaux quand ils rasent les moissons. Car il ne suffit pas de voler pour être oiseau. L'une des pires choses de la langue arabe, c'est peut-être que l'avion - tâira - soit le féminin de l'oiseau - tâir. Les oiseaux poursuivent leur chant, affirment leur présence au milieu du fracas des bombardements maritimes. Qui a dit que l'eau est inodore, incolore et sans saveur ? Qui a dit que l'avion est le féminin de l'oiseau ?



Etty Hillesum – Extraits de Une vie bouleversée

A vouloir modeler l'autre sur l'image qu'on se fait de lui, on finit par se heurter à un mur et l'on est toujours trompé, non par l'autre, mais par ses propres exigences.

On peut tout dominer par la raison, laissons donc les fontaines du sentiment et de l'intuition jaillir un peu elles aussi.

Notre unique obligation morale, c'est de défricher en nous-même de vastes clairières de paix et de les étendre de proche en proche, jusqu'à ce que cette paix irradie vers les autres. Et plus il y a de paix dans les êtres, plus il y en aura aussi dans ce monde en ébullition.

La plupart des gens ont une vision conventionnelle de la vie, [...], il faut avoir le courage de se détacher de tout, de toutes normes [...] il faut oser faire le grand bond dans le cosmos : alors la vie devient infiniment riche, elle déborde de dons, même au fond de la détresse

On a parfois du mal à concevoir et à admettre, mon Dieu, tout ce que tes créatures terrestres s'infligent les unes aux autres en ces temps déchaînés. Mais je ne m'enferme pas pour autant dans ma chambre, mon Dieu, je continue à tout regarder en face, je ne me sauve devant rien, je cherche à comprendre et à disséquer les pires exactions, j'essaie toujours de retrouver la trace de l'homme dans sa nudité, sa fragilité, de cet homme bien souvent introuvable. Enseveli parmi les ruines monstrueuses de ses actes absurdes. ... Je regarde ton monde au fond des yeux, mon Dieu, je ne fuis pas la réalité

Je ne suis pas seule à être fatiguée, malade, triste ou angoissée, je le suis à l'unisson de millions d'autres à travers les siècles, tout cela c'est la vie.

Note du 3 juillet 1942

En disant "J'ai réglé mes comptes avec la vie", je veux dire : l'éventualité de la mort est intégrée à ma vie ; regarder la mort en face et l'accepter comme partie intégrante de la vie, c'est élargir la vie. A l'inverse, sacrifier dès maintenant à la mort un morceau de cette vie, par peur de la mort et refus de l'accepter, c'est le meilleur moyen de ne garder qu'un pauvre petit bout de vie mutilée, méritant à peine le nom de vie. Cela semble un paradoxe : en excluant la mort de sa vie on se prive d'une vie complète

La vie est une chose merveilleuse et grande : après la guerre, nous aurons à construire un monde entièrement nouveau et, à chaque nouvelle exaction, à chaque nouvelle cruauté, nous devons opposer un petit supplément d'amour et de bonté à conquérir sur nous-mêmes. Nous avons le droit de souffrir, mais non de succomber à la souffrance Et si nous survivons à cette époque indemnes de corps et d'âme, d'âme surtout, sans amertume, sans haine, nous aurons aussi notre mot à dire après la guerre. Je suis peut-être une femme ambitieuse : j'aimerais bien avoir un tout petit mot à dire.



Voyages textuels

Consigne

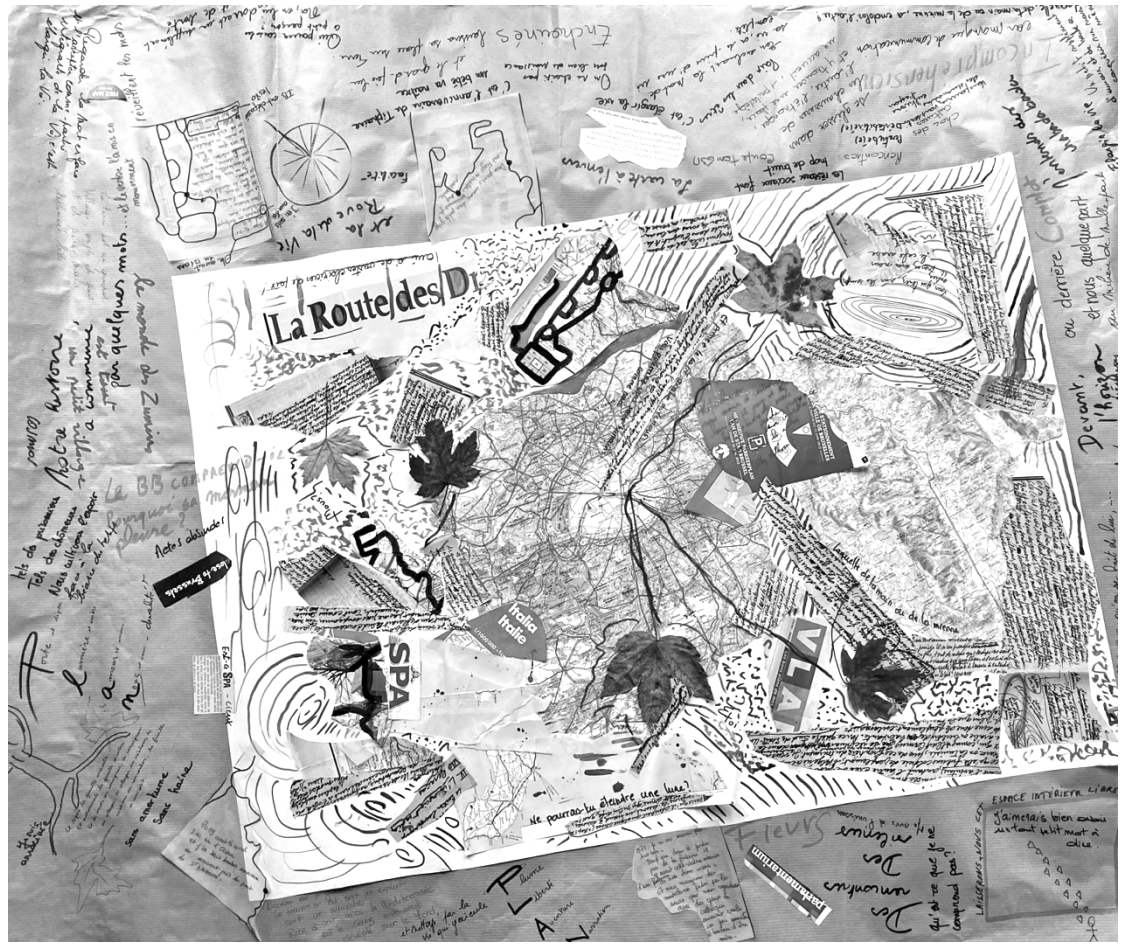
On voyage dans nos territoires disposés côte à côte. Ils n'en forment plus qu'un.

On détermine un point de départ **A** et un point d'arrivée **B** que l'on note sur un coin de feuille, avec les noms de lieux auxquels ils se rapportent.

Puis on note 4 ou 5 étapes du voyage que l'on numérote, en notant aussi les noms des lieux auxquelles elles se rapportent.

Puis on écrit pour chacune des étapes, au choix :

- Des preuves de voyage (billets, tickets de restaurant ou café, billet sur le frigo...)
- Des notes de carnet de voyage, avec petits croquis
- Des extraits de journaux intimes
- Des lettres
- Des cartes postales (on écrit ce qu'il y a au recto, description courte, et le message au verso)
- ...



Voyage – Déplacement

Point de départ : Monter dans l'avion

- Espace intérieur
- Embuches, tourbillons de la vie
- Histoire d'un ...
- ballon → liberté et dépendance

Point d'arrivée : descente de l'avion.

Envole-moi.

Je prends le Tâir en V.I.P. (Virtuel Imaginaire Poétique) avec juste le stricte nécessaire.

Sur mon billet, il est inscrit " Nulle part. ,,

Dans cet espace renfermé., je m'échappe ... en songe ... me chercher, me trouver dans des univers parallèles, apprendre . s'aimer, aimer, à prendre soin de soi.

Mon esprit vagabonde dans cet espace – temps sans frontières, ni limite d'une page d'écriture.

Surtout ne pas chercher à comprendre s'il y a une finalité. Oser construire, bâtir, ... un monde où je, où d'autres se sentiront bien. Bien, bien, ... bienveillance ...

Bien sûr, il y aura des embuches, les tourbillons de la vie avec un système qu'on nous impose, la diversité des gens rencontrés. Le Tâira ralentit comme une montgolfière. Ballon volant, suivant les courbes de chaleur humaine, les vents des espoirs de chacun(e)s. Il amorce la descente vers la terre.

Le temps pour moi, d'écrire un billet.

Billet qui sonnera comme un vécu, un carnet de route, aux oreilles des personnes qui le liront. Mais ne trébuchera pas, puisque je sais que c'est le cœur qui parle.

On atterrit dans la cour de l'académie de Verviers.

Là, des inconnu(e)s m'accueillent sans me connaître vraiment. Inconnus qui deviendront des compagnes, compagnons de voyage du vendredi.

Mots'Art, étape fructueuse et étape parallèle à mon voyage dans cette vie.

Vincent

Mon voyage à l'Everest.

Bonjour, belle amie, je me réveille d'un rêve en Grand. Plus grand que ça... C'est extraordinaire. Oui, je suis partie en escapade à l'Everest, sur le toit du monde. Quelle aventure phénoménale. Ah... cette montagne.

Sur les pentes vertigineuses, mes yeux se remplissaient d'une sublime beauté.

La vie dans les différents camps de base, 1 puis 2,3, 4. Nous n'avons pu aller plus loin car la tempête faisait rage. L'attente, le froid, les avalanches, le décès de 2 sherpas ont fait annuler notre projet de sommet.

La nature est plus forte que l'homme, la braver a des conséquences bien tristes, c'est ainsi.

Je garde le souvenir de cet espace grandiose, des levers et couchers de soleil, une expérience de vie dans les bons et moins bons moments qui font grandir l'être tout entier.

Beauté et tristesse vont de pair, vie et mort se côtoient souvent, apprendre la sagesse et l'humilité devant l'adversité sont des leçons inoubliables.

Mais, pas besoin d'aller jusqu'à l'Everest... en pensée, on peut y être et sans se fatiguer. Quelle belle évolution.

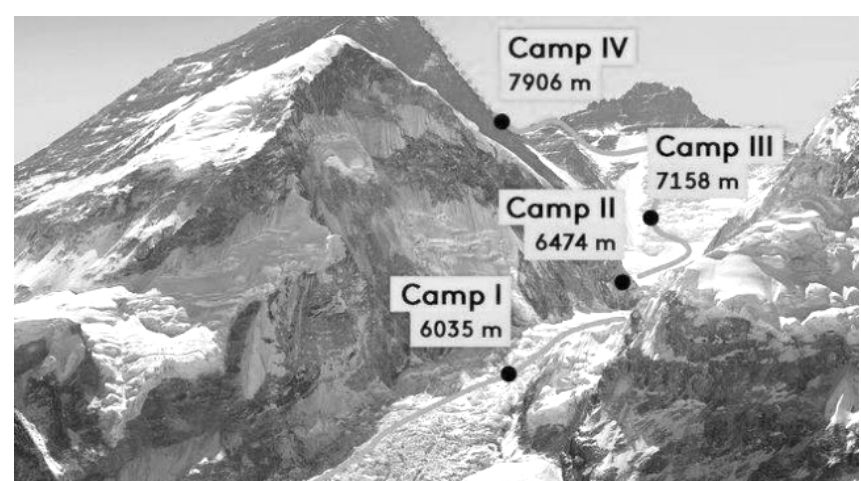
Anne-Marie



Le temps du récit

Consigne

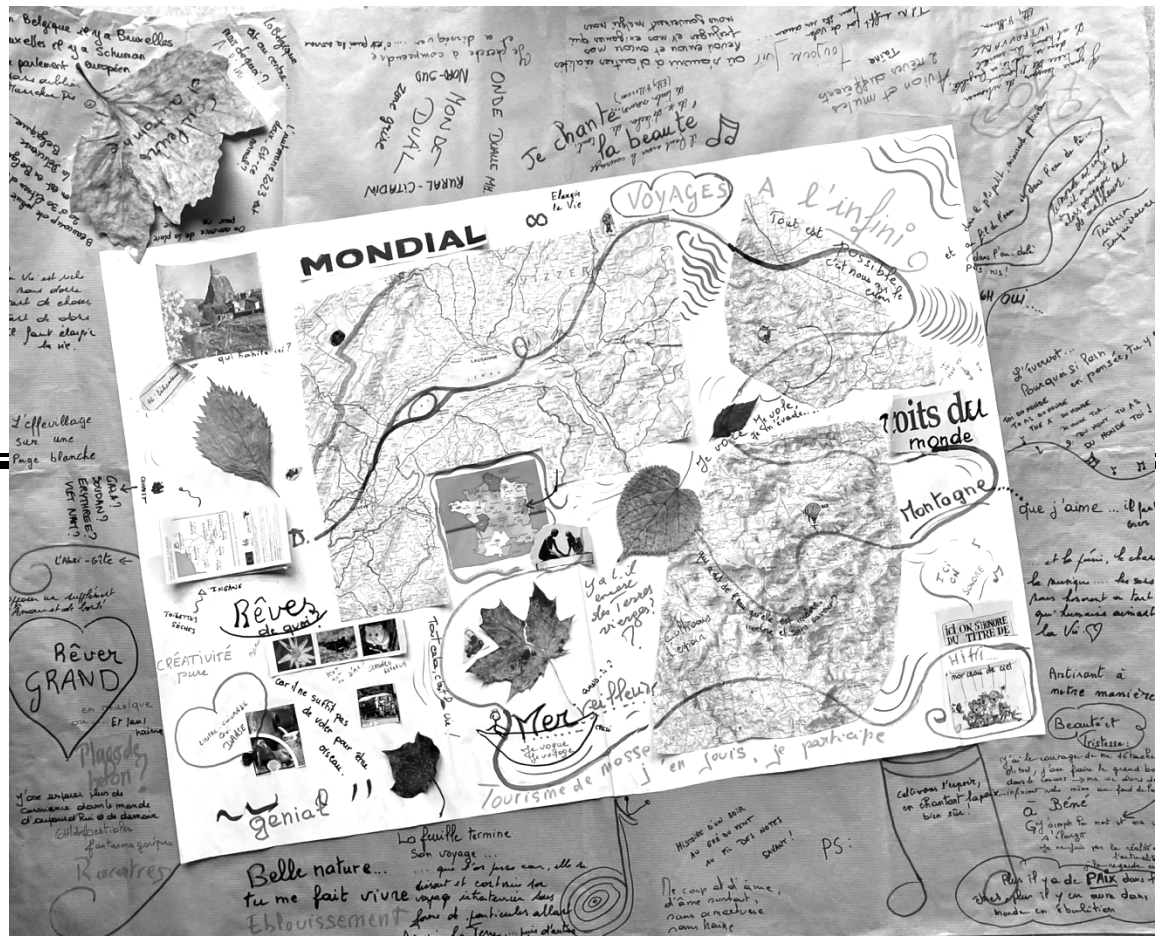
Il est temps maintenant de raconter ce voyage que l'on ponctuera des fragments notés ici ou là dans la phase précédente.



Carnet de voyage.

Début septembre

je décide de partir en voyage imaginaire.
Je suis dans un rêve. Je suis partie de la Grande Ourse où je séjournais depuis un temps indéfini quand j'ai décidé de faire le grand pas vers la Terre. J'ai osé faire le grand bond dans le Cosmos (1).



Mi-septembre

c'est l'émerveillement !
Je suis arrivée devant l'horizon, sentant la douceur du Soleil et humant l'air iodé de l'océan. Je m'assieds dans le sable, pieds nus, un carnet à la main. J'écris... je dessine...
Ça y est ! Je me sens humaine comme les hommes réunis autour d'un café arabe (2).
Je me mets à imaginer la Route des Pèlerins qui, pour la première fois, ont foulé ce sol divin, capable de nous abriter, de nous nourrir, mais aussi de nous réduire à néant. Nous y cultivons l'Espoir (2).



Fin octobre

je suis trempée jusqu'aux os. Il pleut, il pleut, il pleut...
Le temps se gâte et j'entreprends une longue marche vers le Sud, plus doux, plus accueillant. J'arrive en Italie que je visite à mon rythme. Son parfum me mène jusqu'au fond de la Botte. J'y reste un mois. Là, je vois l'Homme dans sa nudité, sa fragilité (1).

En novembre

je me déplace en avion.
Ce voyage, que je m'imagine jusqu'à l'infini, me semble léger car la chaleur humaine me transporte jusqu'au Toit du Monde. Quel périple ! Il nous incite à tout regarder en face. L'image qu'on se fait de l'Homme change et l'intuition jaillit de notre coeur (1).
Je m'y installe et réfléchis à tout ce que j'ai vu. Je me mets à reconstituer ce puzzle qu'est la Vie sur Terre. J'ai compris que regarder la mort en face et l'accepter comme partie intégrante de la Vie, c'est élargir la Vie. En excluant la mort de sa Vie, on se prive d'une Vie complète (1).



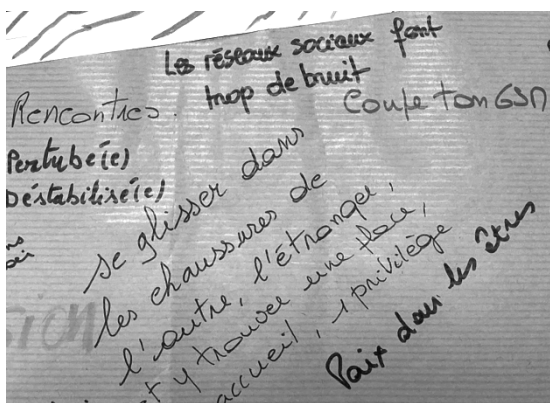
Décembre - fin du voyage.

Je me réveille et, consciente que ce n'était qu'un rêve, décide de partir vivre ma Vie sous d'autres Cieux pour construire un monde entièrement nouveau où je... ou nous... opposerons un petit supplément d'amour et de bonté (1)
au chaos qui règnera après la guerre invisible aux yeux de la masse.
Je nous aime tellement !

- (1) Etty Hilleslum
- (2) Mahmoud Darwich.

Bonne lecture
Bises

Brigitte



Voyage textuel d'un point A au point B imaginaire

Aujourd'hui, je suis arrivée dans un village ahurissant.

Tout là-haut sur la montagne, un doigt de pierre pointe vers le ciel un point imaginaire. Il m'indique une direction unique... le ciel haut de couleur bleue nappé du blanc nuageux.

Je m'égare, ceci n'est pas un doigt mais une vieille église ou couvent, je ne sais trop alors je redescends sur terre, les doigts autour d'une liqueur de myrtilles partagées avec quelques villageois.

Voici déjà le moment de reprendre ma route. Mes pieds me font souffrir. Je stoppe face à une pancarte avec pour seul mot « Léman ». Une grande tache bleue au loin m'interpelle et invite à la pause bien méritée. Après quelques kms qui me paraissent interminables, je m'offre une nuit bien tranquille sous les étoiles bercées par le seul bruit des vagues.

L'aube me remet en chemin, la montagne m'appelle vers de nouveaux sommets.

A midi, un tavernier me propose un petit Fendant. Je ne suis pas bien sûre de comprendre car l'accent chanté et sa lenteur me font perdre le fil des mots. Cette boisson au goût trainant me donne l'effet de m'envoler. Je marche plusieurs heures au gré des creux et bosses que la montagne me propose généreusement. Je marche le nez dans les cailloux, lâchant petit à petit mes propres exigences sur ce monde que j'avais rétréci de mes croyances et attentes. Et la, devant moi, merveille de merveille un puits. Un petit sceau est accroché à une longue corde. Je jette le sceau à l'eau d'un coup sec et voici l'eau qui vient à moi. Je n'ose la boire et puis au diable la prudence et voici que je me délecte de sa fraîcheur.

Trop vite à mon goût, la nuit tombe et me voici bientôt protégée par la Grande Ours. Mais bonté divine, il lui manque un petit bout ou devrais-je dire une petite étoile. La Polaire a disparue. Je suis peut-être plus perdue que je ne le pensais. Alors j'ai demandé à l'univers « pourrais-tu éteindre une lune, histoire de retrouver un léger souffle de vie car aveuglée par trop de lumière, j'ai voulu fuir ma ou une réalité du monde qui me fatiguait

Je monte dans le métro des anges et prends le large vers une île où il ne sera plus possible de faire face à une réalité parfois bien pesante. La folie des hommes est contagieuse, auront-ils bientôt trouvé un nouveau vaccin pour nous protéger de cette folie meurtrière ou un bousteur d'immunité contre la douleur afin de retrouver un certain bonheur.

Anne-Michèle

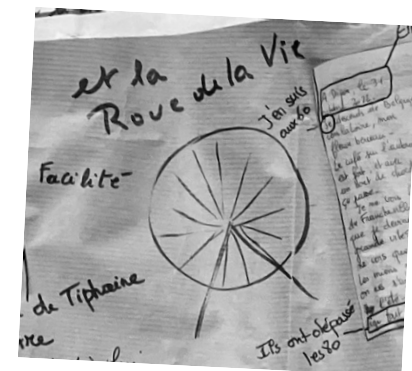
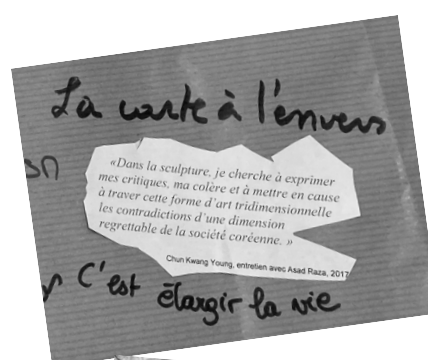


Choisissons quelques mots-lieux-étapes au gré des trois espaces communs ...

La carte à l'envers – c'est agaçant ! – et la Roue de la Vie – rêver grand – toïts du monde – la feuille termine son voyage

Un p'tit mot un extrait de lettre ou de carnet de voyage liste de courses anecdote pour chaque ?

- la carte à l'envers, nous sommes arrivés à l'opposé du point où nous voulions primitivement aller et cela nous as plutôt bien réussi
- c'est agaçant, de retourner dans ce magasin bondé parce que le ticket de caisse ne correspond pas au montant des achats et notre train on risque de le louper
- et la Roue de la Vie, tourne et tourne et tourne
- rêver grand, ma fille chérie quand tu recevras cette carte je serai ailleurs car notre pays imaginaire est sans frontières et sans cesse mouvant avec cependant un centre qui toujours chante je t'aime
- Toïts du monde, des hautes tours de fer et de béton aux sommets toujours blancs des roches millénaires je dirai ton nom
- la feuille termine son voyage, quand vient l'automne un cycle nouveau



et sur une autre musique

Assis confortablement au bord d'une vaste région brune nous regardions la carte à l'envers aussi est-il normal que nous ayons démarré notre voyage à l'opposé du point que nous avons primitivement choisi comme point de départ. En passant par "c'est agaçant" vite dépassé par "youpee c'est ça l'aventure", nous avons rejoint la Roue de la Vie qui tourne tourne comme une folle sarabande qui nous entraîne à Rêver grand ! Merveilleux et sans frontières est notre pays imaginaire et des toïts du monde, des hautes tours de béton de verre et d'acier ou des sommets toujours blancs des montagnes millénaires je dirai son nom ... jusqu'à-ce-que la feuille termine son voyage et que commence un cycle nouveau ...

michaël

Nous sommes vendredi 20 octobre.
C'est une date importante. Aujourd'hui je pars de Léon. Là il y a un lac avec un ban, juste devant et juste un banc. Chance, il est libre.
Avant le départ, je lis quelques lignes d'Edouard Glissant dans sa mangrove martiniquaise. Il me parle de racine et d'identité. La racine rhizome qui dans la mangrove permet à chaque plante de trouver sa place, de grandir, dans sol toujours mouvant.
Lire cela au bord d'un lac, c'est quelque chose de rare.
Le lendemain, sur mon super vélo électrique imaginaire, je traverse le ciel, j'entends les cris des enfants qui jouent au minigolf avec leurs parents, et ceux des jeunes des quartiers bruxellois qui écrasent leur rage sur le ring de fun boxing.
Il fait chaud. L'eau a une couleur que révèle la soif. De l'eau, de l'eau. D'autres soifs hurlent dans la poussière des bombes. Je les entends, elles sont à la fois proches et loin. Je n'ai pas de plan sur mon engin sans porte ni carrosserie, juste une lumière à l'avant qui éclaire et ombre à la fois. J'ai de l'amour aussi, oui, sûrement, j'en ai reçu tellement.
Par le miracle de ce voyage en écriture j'atterris à Ambert. Il est presque midi. Le sandwich a la fourme est bon. Me voilà projetée 50 ans en arrière avec le bout de fromage partagé à la table familiale. A cette époque je n'avais jamais entendu le mot « halal », ni vu de personne originaire du Maghreb, ni serré la main de quelqu'un venu d'Afrique.
Saut de nouveau dans l'espace-temps, ce voyage est peut-être initiatique.
Je me retrouve nulle part en sortant de ce métro à Paris, mille lignes s'y croisent quand la Gare du Nord crache dans un haut-parleur inaudible des lieux de départ et de destination. Je n'ai pas de gsm. Mes yeux errent sur un plan qui parle dans une langue que je ne comprends pas. Autour les gens se pressent. Ils ont l'air de savoir où ils vont, eux !
Suis-je toujours à vélo ? Oui peut-être, je ne sais plus. Tout cela devient de plus en plus compliqué ! Y a-t-il encore des terres vierges ? Ouf ! Ste Eulalie. Oui je lis bien sur la plaque : Ste Eulalie jumelée avec Verviers. Oh, ben ça alors ! Jumelée, ça veut dire un peu copine, enfin... y'a kekchose que je reconnais !
J'ai mal aux fesses à force de pédaler comme une forcenée. Petit café Chez Georges à Ste Eulalie, ça n's'invente pas, sauf cette caresse au chat de passage, inattendu.
Mon point de chute, le Toit du Monde, m'apparait bien loin. Y arriverais-je ? Je n'en ai plus trop envie je crois. Il est presque 20 heures. Je voyage, je vole, je m'envole, je trace, je me perds, je reviens, ce que j'aime c'est le chemin. Un jour tout s'arrêtera. Et le Toit du Monde, ma foi, on verra.

Pascale

